

**B i b l i o t h è q u e**  
des  
**SCIENCES  
HUMAINES**

# **L'empire de l'éphémère**

**La mode et son destin  
dans les sociétés modernes**

**par**

**GILLES LIPOVETSKY**

**nrf**  
**Éditions Gallimard**









© *Éditions Gallimard*, 1987.

Extrait de la publication

*à ma fille Sabine*



## PRÉSENTATION



La question de la mode ne fait pas fureur dans le monde intellectuel. Le phénomène est à souligner : alors même que la mode ne cesse d'accélérer sa législation fugitive, d'envahir de nouvelles sphères, d'emporter dans son orbite toutes les couches sociales, tous les groupes d'âges, elle laisse de marbre ceux qui ont vocation d'éclairer les ressorts et le fonctionnement des sociétés modernes. La mode est célébrée au musée, elle est reléguée dans l'antichambre des préoccupations intellectuelles réelles; elle est partout dans la rue, dans l'industrie et les media, elle n'est à peu près nulle part dans l'interrogation théorique des têtes pensantes. Sphère ontologiquement et socialement inférieure, elle ne mérite pas l'investigation problématique, question superficielle, elle décourage l'approche conceptuelle; la mode est ce qui suscite le réflexe critique avant l'étude objective, on l'évoque principalement en vue de la fustiger, de marquer sa distance, de déplorer l'hébétude des hommes et le vice des affaires : la mode c'est toujours les autres. Nous sommes surinformés en chroniques journalistiques, sous-développés en matière d'intelligence historique et sociale du phénomène. À la pléthore des magazines répond le silence de l'intelligentsia; la communauté savante se caractérise moins par « l'oubli de l'Être » que par l'oubli de la mode comme folie des artifices et architecture nouvelle des démocraties.

Nombreux certes sont les ouvrages consacrés au sujet, on dispose de magistrales histoires du costume, on ne manque ni de monographies précises sur les métiers et les créateurs de mode, ni de données statistiques sur les productions et

consommations, ni d'études historiques et sociologiques sur les variations de goûts et de styles. Richesse bibliographique et iconographique qui ne doit pas cacher néanmoins le plus important : la *crise* profonde, générale, en grande partie inconsciente, dans laquelle se trouve en réalité la compréhension globale du phénomène. Cas à peu près unique dans l'univers de la réflexion spéculative, voilà une question qui ne donne lieu à aucune bataille problématique vraie, à aucune dissension théorique majeure. Une question qui, de fait, accomplit l'exploit de réunir à peu près tous les esprits. Depuis un siècle, tout se passe comme si l'énigme de la mode était *grosso modo* réglée, pas de guerre d'interprétation fondamentale, la corporation pensante, dans un bel élan groupé, a adopté sur le sujet un credo commun : la versatilité de la mode trouve son lieu et sa vérité ultime dans l'existence des rivalités de classes, dans les luttes de concurrence prestigieuse opposant les différentes couches et fractions du corps social. Ce consensus de fond laisse place, bien entendu selon les théoriciens, à des nuances interprétatives, à de légères déclinaisons, mais, à quelques variantes près, la logique inconstante de la mode ainsi que ses diverses manifestations sont invariablement expliquées à partir des phénomènes de stratification sociale et des stratégies mondaines de distinction honorifique. Nulle part ailleurs la connaissance savante ne s'est à ce point installée dans le ressassement tranquille, dans la raison paresseuse exploitant la même recette passe-partout. La mode est devenue un problème vidé de passions et d'enjeux théoriques, un pseudo-problème où les réponses et les raisons sont connues d'avance, le royaume capricieux de la fantaisie n'a réussi à occasionner que la pauvreté et la monotonie du concept.

Il faut redynamiser, inquiéter à nouveau l'interrogation de la mode, objet futile, fugitif, « contradictoire » par excellence certes, mais qui, de ce fait même, devrait stimuler d'autant plus la raison théorique. Car l'opacité du phénomène, son étrangeté, son originalité historique sont considérables : comment une institution essentiellement structurée par l'éphémère et la fantaisie esthétique a-t-elle pu prendre place dans l'histoire humaine? Pourquoi en Occident et non ailleurs? Comment l'âge de la domination technique, de l'irraisonne-

ment du monde peut-il être en même temps celui de la déraison de mode? Comment penser et expliquer la mobilité frivole érigée en système permanent? Replacée dans l'immense durée de la vie des sociétés, la mode ne peut être identifiée à la simple manifestation des passions vaniteuses et distinctives, elle devient une institution exceptionnelle, hautement problématique, une réalité sociale-historique caractéristique de l'Occident et de la modernité elle-même. De ce point de vue, la mode est moins signe des ambitions de classes que sortie du monde de la tradition, elle est un de ces miroirs où se donne à voir ce qui fait notre destin historique le plus singulier : la négation du pouvoir immémorial du passé traditionnel, la fièvre moderne des nouveautés, la célébration du présent social.

Le schéma de la distinction sociale qui s'est imposé comme la clé souveraine de l'intelligibilité de la mode, tant dans la sphère du costume que dans celle des objets et de la culture moderne, est foncièrement incapable d'expliquer le plus significatif : la logique de l'inconstance, les grandes mutations organisationnelles et esthétiques de la mode. Cette idée est à l'origine de la réinterprétation d'ensemble que nous proposons ici. En reprenant en chœur le refrain de la distinction sociale, la raison théorique a érigé en principe moteur de la mode ce qui en réalité a été son appréhension immédiate et ordinaire, elle est restée prisonnière du *sens vécu* des acteurs sociaux, elle a posé comme *origine* ce qui n'est qu'une des *fonctions sociales* de la mode. Cette assimilation de l'origine à la fonction est au principe de l'extraordinaire simplification qui caractérise les explications généalogiques de « l'invention » et des transformations de la mode en Occident. Sorte d'inconscient épistémologique du discours sur la mode, la problématique de la distinction est devenue un obstacle à la compréhension historique du phénomène, obstacle accompagné d'un jeu ostensible de volutes conceptuelles apte à voiler l'indigence du propos savant. Un *lifting* théorique s'impose, il est temps de sortir les analyses de la mode de l'artillerie lourde des classes sociales, de la dialectique de la distinction et de la prétention des classes. À contre-pied de l'impérialisme des schémas de la lutte symbolique des classes, nous avons montré que, dans l'histoire de la mode, ce sont les *valeurs* et les *significations*

*culturelles modernes* dignifiant en particulier le *Nouveau* et l'expression de l'*individualité humaine* qui ont exercé un rôle prépondérant, ce sont elles qui ont rendu possibles la naissance et l'établissement du système de la mode dans le Moyen Âge tardif, elles qui ont contribué à dessiner, de manière insoupçonnée, les grandes étapes de son chemin historique.

C'est une histoire de la mode qu'on va lire, histoire conceptuelle et problématique, commandée non par la volonté d'en rapporter les inépuisables contenus, mais par celle de présenter une interprétation générale du phénomène et de ses métamorphoses sur la longue durée. Non l'histoire chronologique des styles et des mondanités élégantes, mais les grands moments, les grandes structures, les points d'inflexions organisationnelles, esthétiques, sociologiques qui ont déterminé le parcours pluriséculaire de la mode. On a délibérément opté ici pour l'intelligibilité d'ensemble au détriment des analyses de détail : ce qui nous fait le plus défaut ce ne sont pas les connaissances ponctuelles, c'est le sens global, l'économie profonde de la dynamique de la mode. Ce livre a été écrit dans une double intention. D'une part, comprendre l'émergence de la mode à la fin du Moyen Âge ainsi que les lignes majeures de son évolution sur le temps long : afin d'éviter les généralisations psychosociologiques sur la mode, pauvres en compréhension historique, et afin de ne pas tomber dans le piège des parallélismes larges, multiples, mais trop souvent artificiels, on a préféré ici s'en tenir à un objet relativement homogène, le plus significatif du phénomène : la parure vestimentaire, le domaine archétypal de la mode. D'autre part, comprendre la montée en puissance de la mode dans les sociétés contemporaines, la place centrale, inédite, qu'elle occupe dans les démocraties engagées dans la voie de la consommation et de la communication de masse. Car le fait capital de nos sociétés qui n'a pas peu contribué au projet d'entreprendre ce livre, c'est précisément l'extraordinaire généralisation de la mode, l'extension de la forme mode à des sphères jadis extérieures à son procès, l'avènement d'une société restructurée de fond en comble par la séduction et l'éphémère, par la logique même de la mode. D'où l'inégale composition de cet ouvrage mesurée à l'aune du temps de l'histoire. La première partie a pour objet la mode au sens

strict, la *fashion*, et couvre plus de six siècles d'histoire. La seconde analyse la mode dans ses multiples réseaux, des objets industriels à la culture médiatique, de la publicité aux idéologies, de l'information au social, et porte sur une durée historique beaucoup plus courte, celle des sociétés démocratiques tournées vers la production-consommation-communication de masse. Différence de traitement et d'investigation du temps historique qui se justifie par la place nouvelle, hautement stratégique, qu'occupe désormais le procès de mode dans le fonctionnement des sociétés libérales. La mode n'est plus un agrément esthétique, un accessoire décoratif de la vie collective, elle en est la clé de voûte. La mode a structurellement achevé sa course historique, elle est parvenue au faite de sa puissance, elle a réussi à remodeler la société tout entière à son image : elle était périphérique, elle est maintenant hégémonique, les pages que voici ont voulu éclairer cette ascension historique de la mode, comprendre l'établissement, les étapes, l'apogée de son empire.

Ainsi la mode est-elle aux commandes de nos sociétés, la séduction et l'éphémère sont devenus, en moins d'un demi-siècle, les principes organisateurs de la vie collective moderne, nous vivons dans des sociétés à dominante frivole, dernier chaînon de l'aventure pluriséculaire capitaliste-démocratique-individualiste. Faut-il en être accablé? Cela annonce-t-il un lent mais inexorable déclin de l'Occident? Faut-il y reconnaître le signe de la décadence de l'idéal démocratique? Rien de plus banal, de plus communément répandu que de stigmatiser, non sans quelques raisons d'ailleurs, le nouveau régime des démocraties privées de grands projets collectifs mobilisateurs, étourdies par les jouissances privées de la consommation, infantilisées par la culture minute, la publicité, la politique spectacle. Le règne ultime de la séduction, dit-on, annihile la culture, conduit à l'abêtissement généralisé, à l'effondrement du citoyen libre et responsable, le lamento sur la mode est la chose intellectuelle la mieux partagée. Nous n'avons pas cédé à ces sirènes, c'est une interprétation adverse, paradoxale, du monde moderne que nous proposons ici, révélant, au-delà des « perversions » de la mode, sa puissance globalement positive tant vis-à-vis des institutions démocratiques que vis-à-vis de l'autonomie des consciences. La mode

n'a pas fini de nous surprendre : quels que soient ses aspects néfastes quant à la vitalité de l'esprit et des démocraties, elle apparaît avant tout comme l'agent par excellence de la spirale individualiste et de la consolidation des sociétés libérales.

À coup sûr, la nouvelle donne frivole a de quoi alimenter un certain nombre d'inquiétudes : la société qu'elle dessine est assez loin de l'idéal démocratique et ne permet pas d'aborder dans les meilleures conditions la sortie du marasme économique dans lequel nous sommes plongés. D'un côté, les citoyens se sentent peu concernés par la chose publique, un peu partout la démotivation, l'indifférence au politique gagnent, le comportement de l'électeur est en passe de s'aligner sur celui du consommateur. D'un autre côté, les individus atomisés, absorbés par eux-mêmes, sont peu disposés à considérer l'intérêt général, à renoncer aux privilèges acquis, la construction du futur tend à être sacrifiée aux satisfactions catégorielles et individuelles du présent. Autant de comportements hautement problématiques quant à la vigueur de l'esprit démocratique, quant à la capacité de nos sociétés de se ressaisir, de se reconvertir à temps, de gagner la nouvelle guerre des marchés.

Toutes ces infirmités sont bien connues, elles ont été abondamment analysées. Ce sont les puissances d'avenir des démocraties qui le sont moins. Brièvement dit, les démocraties frivoles ne sont pas sans armes pour affronter le futur, elles disposent à présent de ressources inestimables, fussent-elles peu spectaculaires, non mesurables : à savoir, un « matériel » humain plus flexible qu'on ne le pense, ayant intégré la légitimité du changement, ayant renoncé aux visions révolutionnaires-manichéennes du monde. Sous le règne de la mode, les démocraties jouissent d'un consensus universel autour de leurs institutions politiques, les maximalismes idéologiques déclinent au bénéfice du pragmatisme, l'esprit d'entreprise et d'efficacité s'est substitué à l'incantation prophétique. Faut-il tenir pour rien ces facteurs de cohésion sociale, de solidité institutionnelle, de « réalisme » moderniste ? Quels que soient les heurts sociaux et les crispations corporatistes qui freinent le processus de modernisation, celui-ci est en cours et s'accélère, la Mode ne fait pas disparaître les revendications et la défense des intérêts particuliers, elle les rend plus négociables ; les

luttres d'intérêts, les égoïsmes demeurent, mais non rédhibitoires, ils ne vont jamais jusqu'à menacer la continuité et l'ordre républicains. Nous ne partageons pas les vues déprimées de certains observateurs sur l'avenir des nations européennes, ces pages ont été écrites dans l'idée que notre histoire n'était pas jouée, que le système achevé de la mode représentait sur le long terme une chance pour les démocraties, délivrées aujourd'hui des fièvres extrémistes, acquises tant bien que mal au changement, à la reconversion permanente, à la prise en compte des réalités économiques nationales et internationales. Premiers paradoxes de nos sociétés : plus la séduction se déploie, plus les consciences se convertissent au réel; plus le ludique l'emporte, plus l'ethos économique est réhabilité; plus l'éphémère gagne, plus les démocraties sont stables, peu déchirées en profondeur, réconciliées avec leurs principes pluralistes. Même non chiffrables, il s'agit là d'atouts immenses dans l'édification de l'avenir. Certes, au niveau de l'histoire courte, les données sont peu encourageantes; certes, tout ne se fera pas en un jour, sans effort collectif, sans tensions sociales, sans volonté politique, mais dans un âge recyclé par la forme mode, l'histoire est plus que jamais ouverte, le modernisme a conquis une légitimité sociale telle que la dynamique du redressement de nos nations est plus probable que leur lent effacement. Gardons-nous de lire le futur à la seule lumière des tableaux quantifiés du présent : un âge fonctionnant à l'information, à la séduction du nouveau, à la tolérance, à la mobilité des opinions, prépare, si nous savons exploiter sa bonne pente, aux challenges du futur. Le moment est difficile, il n'est pas sans issue, les promesses de la société-mode ne donneront pas leurs fruits aussitôt, il faut laisser au temps la possibilité de faire son œuvre. Dans le temps court, on ne voit guère que chômage à la hausse, précarité du travail, croissance faible, économie atone; le regard fixé à l'horizon, les raisons d'espérer ne font pas entièrement défaut. Le terminal de la mode n'est pas la voie du néant, analysé avec une certaine distance, il conduit à une double opinion sur notre destin : pessimisme du présent, optimisme du futur.

C'est dans le domaine de la vie de l'esprit que la dénonciation de la mode à son stade achevé a trouvé ses

accents les plus virulents. Au travers de l'analyse de la culture médiatique appréhendée comme machine destructrice de la raison, entreprise totalitaire d'éradication de l'autonomie de la pensée, l'intelligentsia a fait bloc commun, stigmatisant d'une même voix la dictature dégradante du consommable, l'infamie des industries culturelles. Dès les années 1940, Adorno et Horkheimer s'insurgeaient contre la fusion « monstrueuse » de la culture, de la publicité et du divertissement industrialisé entraînant la manipulation et la standardisation des consciences. Plus tard, Habermas analysera le prêt-à-consommer médiatique comme instrument de réduction de la capacité à faire un usage critique de la raison, G. Debord dénoncera la « fausse conscience », l'aliénation généralisée, induites par la pseudo-culture spectaculaire. Aujourd'hui même, où la pensée marxiste et révolutionnaire n'est plus de saison, l'offensive contre la mode et la crétinisation médiatique repart de plus belle : autre temps, autre vogue pour dire la même chose, au lieu du joker Marx on sort la carte Heidegger, on ne brandit plus la panoplie dialectique de la marchandise, de l'idéologie, de l'aliénation, on médite sur la domination de la technique, « l'autonégation de la vie », la dissolution de « la vie avec l'esprit ». Ouvrez donc les yeux sur l'immense détresse de la modernité, nous sommes voués à l'avisement de l'existence médiatique, un totalitarisme de type *soft* s'est installé dans les démocraties, il a réussi à semer la haine de la culture, à généraliser la régression et la confusion mentale, on est carrément dans la « barbarie », dernier jingle de nos philosophes antimodernes. On vitupère contre la mode, mais on ne manque pas d'adopter dans sa foulée une technique hyperbolique analogue, le *must* de la surenchère conceptuelle. Rien n'y fait, la hache de guerre apocalyptique n'a pas été enterrée, la mode sera toujours la mode, sa dénonciation est sans doute consubstantielle à son être même, elle est inséparable des croisades de la belle âme intellectuelle.

L'unanimité critique que provoque l'empire de la mode est tout sauf accidentel, il s'enracine au plus profond dans le procès de pensée inaugurant la réflexion philosophique elle-même. Depuis Platon, on sait que les jeux d'ombres et de lumières dans la caverne de l'existence barrent la marche du vrai, la séduction et l'éphémère enchaînent l'esprit, ils sont les

signes mêmes de la captivité des hommes. La raison, le progrès dans la vérité, ne peuvent advenir que dans et par une chasse impitoyable aux apparences, au devenir, au charme des images. Point de salut intellectuel dans l'univers du protéiforme et de la surface, c'est ce paradigme qui ordonne aujourd'hui encore les attaques contre le règne de la mode : le loisir facile, la fugitivité des images, la séduction distractive des mass media ne peuvent qu'assujettir la raison, engluier et déstructurer l'esprit. La consommation est superficielle, donc elle rend les masses infantiles, le rock est violent, non verbal, donc il met fin à la raison, les industries culturelles sont stéréotypées, donc la télévision abêtit les individus et fabrique des mollusques décérébrés. Le *feeling* et le *zapping* vident les têtes, le mal, de toute façon, c'est le *superficiel*, sans qu'on en vienne à soupçonner une seconde que des effets individuels et sociaux *contraires* aux apparences puissent être la vérité historique de l'ère de la séduction généralisée. Qu'ils se situent dans le sillage de Marx ou de Heidegger, nos clercs sont restés des moralistes prisonniers de l'écume des phénomènes, incapables d'approcher de quelque manière que ce soit le *travail* effectif de la mode, la *ruse de la déraison de mode* pourrait-on dire. Là est la grande, la plus intéressante leçon historique de la Mode : aux antipodes du platonisme, on doit comprendre qu'aujourd'hui la séduction est ce qui réduit la déraison, le factice favorise l'accès au réel, le superficiel permet un usage accru de la raison, le spectaculaire ludique est tremplin vers le jugement subjectif. Le moment terminal de la mode ne parachève pas l'aliénation des masses, il est un vecteur ambigu mais effectif de l'autonomie des êtres et ce, au travers même de l'hétéronomie de la culture de masse. Comble des paradoxes de ce qu'on nomme parfois la postmodernité : l'indépendance subjective croît parallèlement à l'empire de la dépossession bureaucratique, plus il y a de séduction frivole, plus les Lumières avancent, fût-ce de manière ambivalente. Dans le temps immédiat, le processus, c'est vrai, ne saute pas aux yeux, tant les effets négatifs de la mode sont prégnants, il n'accède à la vérité de lui-même que dans la comparaison sur le long terme avec les âges antérieurs de la tradition omnipotente, du racisme triomphant, du catéchisme religieux et idéologique. Il faut réinterpréter de bout en bout l'ère futile

de la consommation et de la communication caricaturée jusqu'au délire par ses contempteurs de droite comme de gauche : la Mode ne s'identifie nullement à un néo-totalitarisme doux, elle permet, tout au contraire, l'élargissement du questionnement public, l'autonomisation plus grande des pensées et des existences subjectives, elle est l'agent suprême de la dynamique individualiste dans ses diverses manifestations. Dans un travail antérieur, nous avons cherché à repérer les transformations contemporaines de l'individualisme, on a essayé ici de comprendre par quelles voies, par quels dispositifs sociaux, le procès d'individualisation est entré dans le second cycle de sa trajectoire historique.

Qu'on nous permette un mot pour préciser l'idée d'histoire impliquée par une telle analyse de la Mode comme phase ultime des démocraties. Il est clair qu'en un sens nous avons bien rejoint les problématiques philosophiques de la « ruse de la raison » : la « raison » collective avance en effet par son contraire, le divertissement, l'autonomie des personnes se développe par le biais de l'hétéronomie de la séduction, la « sagesse » des nations modernes s'agence dans la folie des engouements superficiels. Non pas certes comme, classiquement, le jeu désordonné des passions égoïstes dans la réalisation de la Cité rationnelle, mais un modèle formellement équivalent : le rôle de la séduction et de l'éphémère dans l'essor des subjectivités autonomes, le rôle du frivole dans le développement des consciences critiques, réalistes, tolérantes ; la marche à bâtons rompus de l'exercice de la raison se réalise comme dans les théodicées de l'histoire par l'action de son autre apparent. Mais là s'arrête notre connivence avec les théories de la ruse de la raison. On s'en tient ici à la stricte dynamique des démocraties contemporaines, on n'en dégage aucune conception globale de l'histoire universelle, on n'y implique aucune métaphysique de la séduction. Deux remarques afin d'éviter les malentendus. D'abord la forme mode que nous analysons n'est pas antithétique avec le « rationnel », la séduction est déjà en elle-même, pour partie, une logique rationnelle intégrant le calcul, la technique, l'information, propres au monde moderne, la mode achevée est ce qui célèbre les noces de la séduction et de la raison productive, instrumentale, opérationnelle. Point une vision dialectique de



GILLES LIPOVETSKY

## L'empire de l'éphémère

La mode et son destin dans les sociétés modernes

La mode change, mais ses explications demeurent éternellement les mêmes. Problème apparemment futile et pourtant d'une infinie complexité, qui plonge au cœur de la modernité occidentale. Le phénomène, et c'est là le but premier de ce livre, est à réinterpréter de part en part.

Comment comprendre l'apparition de la mode en Occident à la fin du Moyen Âge ? Comment expliquer la versatilité des élégances qui ne se trouve dans aucune autre civilisation ? Quels sont les grands moments historiques, les grandes structures qui ont déterminé l'organisation sociale des apparences ? C'est à ces questions que s'efforce de répondre la première partie de ce livre, la logique de la distinction sociale paraissant loin d'être la clé passe-partout de l'inconstance frivole.

Mais la mode, aujourd'hui, n'est plus un luxe esthétique et périphérique de la vie collective, elle ne trouve plus son modèle principal dans les jeux du paraître vestimentaire, elle est devenue un procès général à l'œuvre dans le tout social qui commande la production et la consommation des objets, la publicité, la culture, les media, les changements idéologiques et sociaux. Nous sommes entrés dans une seconde phase de la vie séculaire des démocraties organisées de plus en plus par la *séduction*, l'*éphémère*, la *différenciation marginale* : la deuxième partie cherche à analyser la montée en puissance de cette forme-mode, à en dégager le sens quant à la vitalité des démocraties et à l'autonomie des individus. Par-delà les inquiétudes que fait naître une société vouée à l'obsolescence des choses et du sens, la « mode achevée » apparaît, paradoxalement et non sans ambiguïté, comme un instrument de consolidation des sociétés libérales, véhicule inédit des Lumières et de la dynamique modernisatrice. Aux yeux de l'auteur, il n'y a pas à désespérer de la société frivole.

Gilles Lipovetsky a déjà publié *L'Ère du vide*, 1983.



9 782070 711406



87-XI A 71140

ISBN 2-07-071140-4

Extrait de la publication